**Jésus-Christ
Cours 4 – Janvier 2021**

**L’enfance et la croissance du Christ**

Pourquoi s’intéresser à l’enfance de Jésus ? Seule la vie publique semble importante, tout semble commencer au Baptême : « Vous savez ce qui s’est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les commencements en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu lui a donné l’onction d’Esprit Saint et de puissance. » (Ac 10,37). Et pourtant deux évangélistes, Matthieu et Luc consacrent leurs deux premiers chapitres à l’enfance de Jésus. Matthieu se réfère plutôt aux témoignages des « frères du Seigneur » et part du point de vue de Joseph, alors que Luc se réfère au témoignage marial et raconte les évènements du point de vue de Marie. L’évangéliste Jean, lui, commence par le prologue, qui annonce l’Incarnation du Verbe et la filiation divine de Jésus-Christ. Ainsi les évènements de l’enfance et la vie cachée à Nazareth sont importants pour comprendre Jésus, l’homme-Dieu, pour réaliser l’abaissement du Verbe dans l’Incarnation : il s’est fait petit enfant, il a accepté d’apprendre et de grandir, il a sanctifié la vie humaine, condition de notre salut. Le mystère de l’enfance de Jésus et de sa vie cachée se révèle source vive pour notre foi.

1. **L’enfance : Jésus homme-Dieu dès sa conception**
* **La naissance de Jésus s’inscrit dans l’histoire.**

Saint Matthieu commence son évangile par la généalogie du Christ. C’est un mode courant pour re-saisir la genèse d’une personnalité car ses origines disent quelque chose de sa mission. La généalogie n’est pas rigoureuse mais elle dit les racines, la filiation. Jésus s’inscrit dans l’histoire juive. Il est de la maison de David, par « Joseph, fils de David » (Mt 1,20). Sa naissance est un évènement qui est daté et localisé : « Jésus était né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode le Grand » (Mt 2,1). Ensuite Saint Matthieu nous explique la fuite en Egypte et le retour à Nazareth.
De même, Saint Luc précise le temps : « Il y avait, au temps d’Hérode le Grand, roi de Judée » (Lc 1,5) et les lieux : « l’ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth » (Lc 1,26), « Joseph, lui aussi, monta de Galilée, depuis la ville de Nazareth, vers la Judée, jusqu’à la ville de David appelée Bethléem » (Lc 2,4). Lui aussi dit l’origine de Jésus : « Il était en effet de la maison et de la lignée de David » (Lc 2,4) et un peu plus loin, il donne lui aussi une généalogie, qui remonte jusqu’à Adam, preuve que la mission de Jésus ne s’adresse pas seulement au peuple juif, mais qu’elle concerne l’humanité toute entière (Lc 3,23-38) et un peu plus loin, il donne lui aussi une généalogie, qui remonte jusqu’à Adam, preuve que la mission de Jésus ne s’adresse pas seulement au peuple juif, mais qu’elle concerne l’humanité toute entière (Lc 3,23-38).

* **Le Messie attendu**La circoncision de Jésus, le huitième jour après sa naissance (cf. Lc 2, 21), est signe de son insertion dans le peuple de l’alliance, de sa soumission à la loi (cf. Ga 4, 4), et de sa députation au culte d’Israël auquel Il participera pendant toute sa vie. Jésus est l’aboutissement du plan de Dieu qui, avec Abraham, se liait pour toujours à ce peuple. Ce signe préfigure " la circoncision du Christ " qu’est le Baptême (cf. Col 2, 11-13) de montrer Avec Siméon et Anne c’est toute l’attente d’Israël qui vient à la rencontre de son Sauveur (la tradition byzantine appelle ainsi cet événement). Jésus est reconnu comme le Messie tant attendu, " lumière des nations " et " gloire d’Israël ", mais aussi " signe de contradiction ". Le glaive de douleur prédit à Marie annonce cette autre oblation, parfaite et unique, de la Croix qui donnera le salut que Dieu a " préparé à la face de tous les peuples ".
Le Nom de Jésus lui est donné à l’occasion de sa circoncision, selon l’usage : le Nom de Jésus, ce n’est pas seulement le moyen conventionnel de le désigner. D’abord il a tout un passé et fait penser à Josué, le successeur de Moïse, qui a fait entrer son peuple en Terre Promise. Et puis il a un sens : « Dieu sauve », l’ange lui-même dans l’apparition à Joseph vient expliciter ce vocable : « car c’est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1,21).
Il y a pas moins de 5 références explicites à l’écriture chez Saint Matthieu en 2 chapitres : *« Tout cela est arrivé pour que soit accomplie la parole du Seigneur prononcée par le prophète : Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils ; on lui donnera le nom d’Emmanuel, qui se traduit : «Dieu-avec-nous» » (Mt 1,22-23) ; « car voici ce qui est écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n’es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Juda, car de toi sortira un chef, qui sera le berger de mon peuple Israël. » (Mt 2,6) ; « pour que soit accomplie la parole du Seigneur prononcée par le prophète : D’Égypte, j’ai appelé mon fils » (Mt 2,15) ; « Alors fut accomplie la parole prononcée par le prophète Jérémie : Un cri s’élève dans Rama, pleurs et longue plainte : c’est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, car ils ne sont plus. » (MT 2,17) ; « et vint habiter dans une ville appelée Nazareth, pour que soit accomplie la parole dite par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen » (Mt 2,23).*
* **Jésus homme-Dieu dès sa conception**

La Fête de l’Epiphanie**,** plus ancienne que celle de Noël, a été la première à célébrer la venue de Jésus sur terre. Mais on y fêtait aussi les autres « manifestations » de Jésus : lors de son Baptême au Jourdain et lors de son premier miracle à Cana. Dans ce rapprochement très évocateur, on courrait quand même un risque : celui de laisser croire que Jésus n’était vraiment élevé à la divinité que lors du Baptême, qu’il aurait été adopté en quelque sorte par le Père, il ne s’agirait que d’un homme saisi par l’Esprit Saint au baptême. Noël ôte ce risque car Noël se veut d’emblée une fête de la divinité du Christ. Les récits de l’enfance sont justement là pour nous montrer à la fois une naissance très humaine et une filiation divine. Saint Luc insiste sur les détails très prosaïques de la naissance : le recensement, les problématiques de logement, l’emmaillotement, la mangeoire… mais aussi sur le miracle qui entoure sa venue sur terre, la naissance virginale: *« L’Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c’est pourquoi celui qui va naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35)*et aussi, la venue des anges qui disent l’étonnant évènement qui est en train d‘avoir lieu : *« L’ange du Seigneur se présenta devant eux, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d’une grande crainte. Alors l’ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : Aujourd’hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2,9-11) ;* sans oublier les bénédictions de Syméon et Anne.
Saint Matthieu montre les particularités de cette naissance : la virginité de Marie *« Voici que la Vierge concevra »* (Mt 1,23) et l’adoration des mages devant un enfant dans une étable ! *« Ils entrèrent dans la maison, ils virent l’enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l’or, de l’encens et de la myrrhe* » (Mt 2,11).
Saint Jean part de la divinité du Christ pour arriver à son humanité : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu »* (Jn 1,1)*; « Et le Verbe s’est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu’il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité*» (Jn 1,14).
A travers le Prologue de saint Jean et l’évangile de la Nativité chez saint Luc, nous voyons bien deux éclairages qui, partant d’un point différent, aboutissent à la même vision transcendante de Jésus. Jean, met en jeu une « christologie d’en-haut », c’est-à-dire partant de Dieu et situant la naissance humaine du Christ dans la suite de son engendrement divin, tandis que Luc commence par en bas : raconter les circonstances très humaines au milieu desquelles a eu lieu la naissance avant de nous la montrer dans toute la lumière de gloire qui vient du ciel avec le chant des anges. Jésus est né dans l’humilité d’une étable, dans une famille pauvre ; de simples bergers sont les premiers témoins de l’événement. C’est dans cette pauvreté que se manifeste la gloire du ciel (cf Lc 2, 6-20).

Ainsi L’Église ne se lasse pas de chanter la gloire de la nuit de Noël :
 *La Vierge aujourd’hui met au monde l’Éternel / Et la terre offre une grotte à l’Inaccessible.
 Les anges et les pasteurs le louent / Et les mages avec l’étoile s’avancent,
 Car Tu es né pour nous, / Petit Enfant, Dieu éternel !
 (Kontakion de Romanos le Mélode)*

1. **La croissance et la perfection**

« Quant à Jésus, il grandissait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les homme » (Lc 2,52)

* **Comment Dieu fait homme peut grandir et qui plus est en « sagesse » et en « grâce » ?**
La difficulté vient d’une vision négative de l’enfance, qui était celle de l’antiquité : *Maintenant que je suis un homme, j’ai dépassé ce qui était propre à l’enfant (1Co 13,11).* Il est significatif que dans les premières représentations artistiques, Jésus enfant a une tête d’adulte. Grandir parait acceptable concernant le corps : par exemple, la beauté n’est pas liée à un âge. Mais pour l’intelligence ? L’ignorance est associée à une faiblesse, voire au mal. Le problème est surtout grave pour ce qui regarde l’identité du Christ : a-t-il su qui il était ? L’a-t-il découvert progressivement ? Disons clairement que si la conscience que Jésus a eue de lui-même n’a pas inclus d’emblée sa relation au Père (comme un enfant peut avoir conscience de ses relations parentales), c’est qu’il n’était pas le Fils qu’il prétend être.
Nous avons vu au cours précédent, avec Saint Thomas d’Aquin, les 3 sciences du Christ, à côté de la science divine : la vision béatifique qui lui fait voir toute chose dans le Père, mais n’emplit pas le champ de son savoir humain, la science infuse, comme celle des prophètes, mais reçue à sa conception, et enfin la science acquise, Jésus a appris. Et donc Dieu fait homme peut apprendre quelque chose. Comme Fils éternel, il reçoit tout du Père : sa divinité, sa Toute Puissance, son Omniscience, comme homme il reçoit de Dieu et des hommes ce qui est nécessaire à sa mission. Il reçoit, mais il reçoit parfaitement : il pose des questions aux Docteurs, mais des questions si justes et si profondes qu’elles provoquent l’admiration. La perfection est souvent associée à l’achèvement, la complétude alors que la perfection est plutôt la parfaite justesse et donc on peut avoir une croissance parfaite.
* **La croissance sans péché, ajustée au Père, est parfaite**Jésus n’est pas omniscient, à la manière d’un cerveau monstrueux qui saurait tout, il accepte une part d’ignorance sur ce qui n’est pas nécessaire à sa mission, il apprend jour après jour. Mais il a une perception profondément juste du cœur humain qu’il connait comme de l’intérieur, il ne se trompe jamais dans ses conclusions. Il a assumé toute notre humanité, il est un être historique en devenir, il ne s’est pas soustrait au temps, il a épousé les manques et les limites humaines. Le temps est une création bonne, c’est le lieu de notre liberté. Jésus a voulu connaître cette faculté d’acquérir.
La vie spirituelle de Jésus est un mouvement qui n’a de cesse, comme celle de tout homme, elle comprend aussi une croissance. Ce qui dans la Trinité est immédiat, plein et parfait se passe pour Jésus dans le temps, mais n’en demeure pas moins parfait. En tant qu’homme-Dieu, il reçoit divinement du Père, sa connaissance humaine grandit : « C’est au bout de trois jours qu’ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la Loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l’entendaient s’extasiaient sur son intelligence et sur ses réponses. » (Lc 2,46). L’intelligence filiale est parfaite dans son ordre. Jésus vit sa relation à la Trinité du point de vue humain : son expérience trinitaire est transplantée dans son humanité.
* **L’obéissance de Jésus, cause du salut**, suppose pour nous sauver vraiment une certaine ignorance. Jésus a accompli et vécu en perfection l’attitude que Dieu le Père attends de l’homme. Jésus joue filialement divinement sur l’instrument humain désaccordé, sans tricher. « Bien qu’il soit le Fils, il apprit par ses souffrances l’obéissance et, conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel » (He 5,8). Nous opposons souvent science et ignorance. Le risque est de penser la science divine sur le modèle de la science humaine. Dieu connait en tant qu’il crée, il ne voit pas les choses du dehors : il les fait exister. Entre la science divine et la science humaine, il n’y a donc pas d’interférence dans l’incarnation : pas de négation, pas de concurrence entre les attributs divins et les attributs humains car ils ne sont pas sur le même plan. La vision béatifique est l’intimité avec le Père et la connaissance immédiate de sa filiation et de sa mission. La puissance divine qu’il partage avec son Père se montre à sa manière de nous mettre à chaque instant en contact avec l’Absolu du Dieu : avec lui l’Heure est arrivée, du jugement et de la grâce. La perfection de l’intelligence du Christ est concentrée sur sa mission, pas sur le fait de tout savoir.
* **Devenir enfant**Saint Thomas d’Aquin parle de la grâce capitale en tant que le Christ est la tête du Corps mystique, et cette grâce croît avec les membres agrégés que nous sommes. Devenir enfant par rapport à Dieu est la condition pour entrer dans le Royaume (cf. Mt 18, 3-4) ; pour cela il faut s’abaisser (cf. Mt 23, 12), devenir petit ; plus encore : il faut " naître d’en haut " (Jn 3, 7), "naître de Dieu " (Jn 1, 13) pour "devenir enfants de Dieu" (Jn 1, 12). Le mystère de Noël s’accomplit en nous lorsque le Christ " prend forme" en nous (Ga 4, 19). Noël est le mystère de cet admirable échange : « O admirable échange ! Le créateur du genre humain, assumant un corps et une âme, a daigné naître d’une vierge et, devenu homme sans l’intervention de l’homme, Il nous a fait don de sa divinité » (LH, antienne de l’octave de Noël).
Le recouvrement de Jésus au Temple (cf. Lc 2, 41-52) est le seul événement qui rompt le silence des Évangiles sur les années cachées de Jésus. Jésus y laisse entrevoir le mystère de sa consécration totale à une mission découlant de sa filiation divine : " Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ?". Marie et Joseph " ne comprirent pas " cette parole, mais ils l’accueillirent dans la foi, et Marie " gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur ", tout au long des années où Jésus restait enfoui dans le silence d’une vie ordinaire. C’est ce que chaque croyant peut vivre à l’imitation de Marie, en contemplant Jésus « caché ».
1. **La vie cachée : une inspiration pour notre foi**
* **La sanctification des réalités humaines**
Pendant la plus grande partie de sa vie, Jésus a partagé la condition de l’immense majorité des hommes : une vie quotidienne sans apparente grandeur, vie de travail manuel, vie religieuse juive soumise à la Loi de Dieu (cf. Ga 4, 4), vie dans la communauté. Dieu prend son temps : 30 ans de vie cachée ! Jésus est vrai homme et suit le parcours de tout homme, du fœtus jusqu’à l’homme adulte. Dieu sanctifie le temps. Il sanctifie aussi les réalités humaines que sont la famille, le travail, la vie en société…. Il prend au sérieux notre humanité.
La soumission de Jésus à sa mère et son père légal accomplit parfaitement le quatrième commandement. Elle est l’image temporelle de son obéissance filiale à son Père céleste. La soumission de tous les jours de Jésus à Joseph et à Marie annonçait et anticipait la soumission du Jeudi Saint : " Non pas ma volonté... " (Lc 22, 42). L’obéissance du Christ dans le quotidien de la vie cachée inaugurait déjà l’œuvre de rétablissement de ce que la désobéissance d’Adam avait détruit (cf. Rm 5, 19).
Son œuvre commence à 30 ans, à la maturité, qu’elle soit en taille, en expérience ou en foi, comme s’il fallait atteindre un plérôme, condition à la mesure du projet.
*Lorsqu’il s’est incarné et s’est fait homme, il a récapitulé en lui-même la longue histoire des hommes et nous a procuré le salut en raccourci, de sorte que ce que nous avions perdu en Adam, c’est-à-dire d’être à l’image et à la ressemblance de Dieu, nous le recouvrions dans le Christ Jésus.* *C’est d’ailleurs pourquoi le Christ est passé par tous les âges de la vie, rendant par là à tous les hommes la communion avec Dieu* (S. Irénée, hær. 3, 18).
* **La vie cachée de Nazareth permet à tout homme de communier à Jésus par les voies les plus quotidiennes de la vie**.
*Nazareth est l’école où l’on commence à comprendre la vie de Jésus : l’école de l’Évangile (...). Une leçon de silence d’abord. Que naisse en nous l’estime du silence, cette admirable et indispensable condition de l’esprit (...). Une leçon de vie familiale. Que Nazareth nous enseigne ce qu’est la famille, sa communion d’amour, son austère et simple beauté, son caractère sacré et inviolable (...). Une leçon de travail. Nazareth, ô maison du " Fils du Charpentier ", c’est ici que nous voudrions comprendre et célébrer la loi sévère et rédemptrice du labeur humain (...) ; comme nous voudrions enfin saluer ici tous les travailleurs du monde entier et leur montrer leur grand modèle, leur frère divin* (Paul VI, discours 5 janvier 1964 à Nazareth).
*Nous devons continuer et accomplir en nous les états et mystères de Jésus, et le prier souvent qu’il les consomme et accomplisse en nous et en toute son Église (...). Car le Fils de Dieu a dessein de mettre une participation, et de faire comme une extension et continuation de ses mystères en nous et en toute son Église, par les grâces qu’il veut nous communiquer, et par les effets qu’il veut opérer en nous par ces mystères. Et par ce moyen il veut les accomplir en nous* (S. Jean Eudes, Le royaume de Jésus, 3, 4).
* **Pâques et Epiphanie : les deux foyers de la vie liturgique, comme les deux foyers d’une ellipse qui sous-tend tout le cycle annuel.**On sait que les deux premières fêtes qui ont émergé dans les origines chrétiennes sont Pâques et l’Épiphanie. Chacune d’elles s’est enrichie au fil des siècles de toute une constellation de célébrations diverses et d’un temps de préparation spécifique. Mais il apparaît que l’une comme l’autre porte une part capitale du mystère chrétien. Elles synthétisent toute l’économie du Christ. L’Epiphanie nous dévoile le mouvement de Dieu vers l’homme destiné à lui révéler son vrai visage : le Verbe descend sur terre, comme la rosée, il s’abaisse jusqu’à devenir enfant et est manifesté, de façon privée, par les mages extérieurs au judaïsme et par Syméon et Anne au Temple, avant d’être manifesté publiquement au Baptême dans le Jourdain et d’initier sa mission. Pâques, dans un mouvement symétrique inverse, nous fait assister en Jésus au retour de l’homme vers Dieu, auquel correspond la réponse du Père ressuscitant son Fils et à travers lui l’humanité entière : Jésus s’abaisse jusqu’à mourir sur la croix comme un esclave, il est reconnu de manière privée par les disciples et par le centurion romain, au pied de la croix, avant que sa résurrection soit manifestée publiquement par de multiples témoins et les évangiles, et qu’il remonte au Ciel.
* **L’abaissement de l’homme pour faire de la place à Dieu, symétrique de l’abaissement de Dieu qui se fait homme.**
*Jésus, par l’onction de l’Esprit dans le sein de la Vierge Marie, devient le « Religieux de Dieu », son être homme est tout entier un être-pour-Dieu. L’auteur de l’Épître aux Hébreux l’entend dire en entrant dans le monde : « me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté » (10,9). Loin de séculariser Dieu, il implante dans le monde une greffe de sainteté. Lors de la fête de la Présentation, l’insistance mise sur l’obéissance à la Loi que manifestent Marie et Joseph dans tout cet épisode nous donne l’indication de ce que sera la mission du Sauveur ; en venant parmi les hommes, il partage avec eux ce qui est le mouvement profond de son être, l’abaissement devant la Majesté divine : « le Père est plus grand que moi ! ». Il rejoint ce qui est le fond de l’être humain : esse ad Deum, être fait pour Dieu, il ne trouve qu’en lui son repos (saint Augustin). La présentation de Jésus est une première forme d’oblation qui a pour cadre le Temple : le prêtre Syméon, en élevant l’enfant, le présente à son Père comme la véritable offrande. La phrase dite à Marie pour lui annoncer le glaive de douleur qui va transpercer son âme renforce la conviction que la venue de Jésus entraîne avec elle une oblation nécessaire. Syméon lui-même, en acceptant sa mort du moment qu’il a vu le Messie, va dans le même sens.* (Père Michel Gitton – Revue Résurrection 168-169).
* **A l’école de Charles de Foucault**
Plusieurs retraites ont marqué le séjour de Charles de Foucauld en Terre Sainte. Au cours d’une retraite à Nazareth, en novembre 1897, alors qu’il était au service des Clarisses comme jardinier, il écrivit des méditations sur la vie de Jésus et des vertus chrétiennes. La méditation sur la vie cachée de Jésus est placée entre celle sur l’Incarnation et celle sur la vie publique. Il cherchait l’inspiration dans la vie de Jésus à Nazareth comme modèle de sa propre vie de solitude, d’humilité, de pénitence, de pauvreté. Il souligne également l’intense communion entre Jésus, Marie et Joseph, leur continuelle vie de prière et de travail, comme aussi la soumission filiale de Jésus à ses parents. La vie de Jésus à Nazareth est le thème central de son itinéraire spirituel.
*« C’était la moitié de votre vie, celle qui regardait la terre, tout en répandant vers le ciel un parfum céleste… était la partie visible…- la partie invisible c’était la vie en Dieu, la contemplation de tout instant : Dieu vous viviez en Dieu ; homme vous ne cessiez de jouir de tous vos instants de la vision béatifique et de dons incomparables… Vous travaillez, vous consoliez vos parents, vous vous entreteniez tendrement et saintement avec eux, vous priiez avec eux durant le jour… mais comme vous priiez aussi dans la solitude et l’ombre de la nuit, comme votre âme s’exhalait en silence… Toujours, toujours vous priiez… Vous priiez à tout instant, puisque prier c’est être avec Dieu et que vous étiez Dieu, mais comme votre âme humaine prolongeait cette contemplation pendant les nuits, comme pendant tous les moments du jour elle s’unissait à votre divinité… »*

**Conclusion**

Le dessein de Dieu n’a pas été seulement de descendre sur terre, mais d’y être connu, non seulement de naître mais de se faire connaître. La première préface de Noël nous dit : *la révélation de ta gloire s’est éclairée pour nous d’une lumière nouvelle dans le mystère du Verbe incarné* : maintenant nous connaissons en lui Dieu qui s’est rendu visible à nos yeux et nous sommes entraînés par lui à aimer ce qui demeure invisible ». L’invisible s’est rendu visible, sans rien renier de son invisibilité ! La splendeur de l’Incarnation : c’est là où le Dieu invisible se donne à voir, sans rien perdre de sa transcendance. La lumière de l’Épiphanie renouvelle profondément le cœur de celui qui la reçoit et elle est donc déjà porteuse de salut : « la vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent, toi le véritable Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (*Jn* 17,3). La préface de l’Épiphanie chante ces mots :« quand le Christ s’est manifesté dans notre nature mortelle, tu [Dieu] nous as recréés par la lumière éternelle de ta divinité ». Rencontre du Dieu invisible dans la pauvreté qu’il a choisie dès la crèche et qui nous invite à connaître dès maintenant le bonheur des pauvres en esprit à qui appartient le Royaume des cieux.

**Une méditation sur la vie cachée de Jésus à Nazareth par Charles de Foucauld.**

Mon Jésus, qui êtes si près de moi, inspirez-moi ce qu’il faut que je pense de votre vie cachée… Je ne demande pas tout ce qu’elle fut : elle fut l’infini comme vous L’étiez vous-même… Mais dites-moi ce que vous voulez que j’en pense aujourd’hui, dans cette heure… « Il descendit avec eux, et alla à Nazareth, et Il leur était soumis ». Il descendit, il s’enfonça, s’humilia… ce fut une vie d’humilité : Dieu vous paraissez homme ; homme, vous vous faites le dernier des hommes : ce fut une vie d’abjection, vous descendîtes jusqu’à la dernière des dernières places ; vous descendîtes avec eux, pour y vivre de leur vie, de la vie des pauvres ouvriers, vivant de leur labeur ; votre vie fut comme la leur pauvreté et labeur : ils étaient obscurs vous vécûtes dans l’ombre de leur obscurité ; vous allâtes à Nazareth petite ville perdue, cachée dans la montagne, d’où « rien ne sortait de bon » disait-on. C’était la retraite, l’éloignement du monde et des capitales, vous vécûtes dans cette retraite… Vous leur étiez soumis, soumis comme un fils l’est à son père, à sa mère, c’était une vie de soumission, de soumission filiale, vous obéissiez en tout ce qu’obéit un bon fils : si un désir de vos parents n’était pas selon la vocation divine que vous aviez, vous ne l’accomplis­siez pas, vous obéissiez « à Dieu plutôt qu’aux hommes », comme quand vous restâtes trois jours à Jérusalem ; mais sauf le cas où la vocation que vous aviez demandait que vous ne vous rendiez pas à leurs désirs, vous vous y rendiez en tout, étant en tout le meilleur des fils, et par conséquent non seulement obéissant à leurs moindres désirs, mais les prévenant, faisant tout ce qui pouvait leur faire plaisir, les consoler, leur rendre la vie douce et agréable, tâchant de tout votre cœurs de les rendre heureux, étant le modèle des fils et ayant toutes les attentions possibles pour vos parents, dans la mesure bien entendu de ce que permettait votre vocation – mais votre vocation c’était d’être parfait, et vous ne pouviez pas ne pas être parfait, ô Fils éternel, ô Fils Dieu, ainsi pendant ces trente ans fûtes-vous le fils le plus tendre, le plus prévenant, le plus soumis, le plus aimable, le plus consolant, faisant tout le plaisir possible à vos parents, les aidant, les soutenant, les encourageant dans le labeur quotidien, en prenant part pour vous la plus grande part possible pour les reposer, ne les contredisant jamais (à moins de nécessité pour la gloire de Dieu, et alors avec quelle douceur, cruelle tendresse, quel charme qui rendait la contradiction plus douce qu’un acquiescement et la faisait recevoir comme une rosée céleste), ayant toutes les petites attentions, les grâces, délicatesses, les prévenances, les amabilités qui rendent la vie si douce quand elles sont faites par une telle âme… n’omettant rien de ce qui pouvait consoler vos parents et faire de leur petite maison ce qu’elle est, un ciel… Voilà ce que fut votre vie à Nazareth, puisque j’ai l’infini bonheur, la grâce incomparable de vivre dans ce Nazareth chéri. Merci ! merci ! merci !… Votre vie était celle du modèle des fils, vivant entre un père et une mère pauvres ouvriers.

C’était la moitié de votre vie, celle qui regardait la terre, tout en répandant vers le ciel un parfum céleste… était la partie visible…- la partie invisible c’était la vie en Dieu, la contemplation de tout instant : Dieu vous viviez en Dieu ; homme vous ne cessiez de jouir de tous vos instants de la vision béatifique et de dons incomparables… Vous travaillez, vous consoliez vos parents, vous vous entreteniez tendrement et saintement avec eux, vous priiez avec eux durant le jour… mais comme vous priiez aussi dans la solitude et l’ombre de la nuit, comme votre âme s’exhalait en silence… Toujours, toujours vous priiez… Vous priiez à tout instant, puisque prier c’est être avec Dieu et que vous étiez Dieu, mais comme votre âme humaine prolongeait cette contemplation pendant les nuits, comme pendant tous les moments du jour elle s’unissait à votre divinité… Comme votre vie était un épanchement continuel en Dieu, un regard continuel de la terre vers Dieu : contemplation continuelle de Dieu, en tous vos instants ; prières vocales et mentales dans le recueillement extérieur plusieurs fois par jour, longues oraisons, longs tête à tête, longue contemplation la nuit… Et qu’était cette prière qui faisait la moitié de votre vie à Nazareth ? C’était d’abord et surtout l’adoration, c’est-à-dire la contemplation, l’admiration muette qui est la plus éloquente des louanges « tibi silentium laus », cette admiration muette qui renferme la plus passionnée des déclarations d’amour, comme l’amour d’admiration est le plus ardent des amours… puis, secondairement, en deuxième lieu et prenant moins de temps l’action de grâce : action de grâces d’abord de la gloire de Dieu, de ce que Dieu est Dieu, puis des grâces faites à la terre et à toutes les créatures ; le cri de pardon, pardon pour tous les péchés commis contre Dieu, pardon pour ceux qui ne demandent pas pardon, acte de contrition au nom du monde entier, douleur de voir Dieu offensé ; la demande, demande de la gloire de Dieu, que Dieu soit glorifié par toutes ses créatures, que Son règne arrive parmi elles que Sa volonté se fasse en elles comme parmi les anges, et que ces pauvres créatures reçoivent au spirituel et au temporel tout ce dont elles ont besoin et soient enfin délivrées de tout mal en ce monde et dans l’autre… Et que les grâces se répandent en particulier en abondance sur ceux que la volonté divine a mis auprès de Jésus, autour de Lui, sa mère, son père, ses cousins, ses amis, les âmes qui L’aiment, ceux qui s’attachent à Lui…

 – Y avait-il aussi de la pénitence, mon Dieu, dans votre vie de Nazareth ? … Mon enfant, j’ai toujours aimé, voulu la pénitence : elle est un devoir pour tous les pécheurs, puisque le moindre péché, étant une offense à Dieu est digne d’une pénitence infinie comme l’offensé : j’avais pris sur moi tous les péchés du monde :… ma première parole quand j’ai commencé à prêcher a été « Faites pénitence ! » … J’ai dit à mes apôtres que « Quand je ne serai plus là ils jeûneraient » que c’était donc par exception qu’ils ne jeûnaient pas habituellement dans ma vie publique ; je leur ai dit aussi que « certains démons ne se chassaient que par la prière et le jeûne »… je n’ai pas parlé de mes jeûnes dans ma vie cachée comme je n’ai pas parlé de mes prières, ni de mes travaux, ni de rien : je n’ai dit qu’un mot pour indiquer qu’elle était cachée, ensevelie, pauvre, obscure et que c’était celle d’un bon fils soumis à ses parents… Mais il ne suit pas de là que je ne jeunâsse pas, comme il ne s’en suit pas que je ne priasse point… Je n’ai parlé que d’une de mes pénitences, la Sainte quarantaine : sa rigueur prouve assez que j’aime la pénitence. Si je l’aime c’est que je la trouve bonne et sainte, si je la trouve telle j’en ai fait beaucoup dans ma vie… d’ailleurs, regarde mes Saints, qui avaient mon esprit : ils ont différé en certaines choses, selon les grâces que je donnais à chacun ; mais tous ont été hommes de prière, de pauvreté, de pénitence, car la pénitence fait nécessairement partie de toute vie sainte, elle est de l’essence de mon esprit… on ne peut avoir mon esprit si on ne l’a pas : regarde un saint Jean Baptiste, une Sainte Magdeleine : C’est mon esprit qu’ils avaient et non le leur… Dans l’ancienne loi regarde Judith ! Regarde plus près de toi Sainte Elisabeth de Hongrie… elle vivait en famille, mais dans quelle pénitence ! – La Sainte Vierge et S. Joseph n’ont pas manqué de suivre cette loi de tous mes saints et de faire une rigoureuse pénitence : S. Ambroise dit que la Sainte Vierge ne mangeait que deux ou trois fois par semaine, et bien peu chaque fois ;… vivant en frère et sœur et uniquement pour Dieu et tout à fait en Dieu, faisant de leur vie d’union avec Dieu, d’oraison, d’amour divin, la grande affaire de leur vie, et ne faisant passer que tout à fait en second lieu leur union entre eux, comme l’amour des créatures bien qu’il doive être très tendre en vue de Dieu, doit toujours passer bien après l’amour de Dieu, ils faisaient pénitence, chacun selon ses forces, sans se contrarier l’un l’autre, mais au contraire en s’aidant, s’approuvant l’un l’autre, se soutenant mu­tuellement, ayant confiance dans leur sainteté, leurs lumières réciproques, croyant chacun que ce que l’autre faisait était bien ce que Dieu voulait de lui… et ainsi ils vivaient tous deux d’une vie très pénitente… Parfois ils insistaient tendrement l’un près de l’autre pour qu’ils ménageassent leurs forces, mais sans insister et avec grand respect, car ils avaient confiance l’un dans l’autre et ils ne voulaient ni diminuer la gloire qui revenait Dieu des bonnes œuvres de leur époux, ni la gloire future de celui-ci, ni lui être une pierre d’achoppement… Quand j’entrai dans cet intérieur qui vivait tout en Dieu, quelle y fut ma vie ? Celle de mes parents ne changea pas, si ce n’est que je fus le centre de leur amour, de leurs adorations, le bonheur de leur vie… Je fis comme eux parce qu’eux avaient fait comme moi avant même de m’avoir vu : je les avais animés de l’esprit divin, de cet esprit qui par les prophètes passés et les saints de tous les temps a crié : « Prière et ,pénitence »… je fis comme eux, et pour les mêmes motifs pour lesquels ils ne s’entravaient pas l’un l’autre, ils ne m’entravaient pas : ils avaient pour moi non seulement un respect, une confiance, mais une adora­tion illimitée, ils n’auraient eu garde de me contredire, de chercher à m’empêcher de faire ceci ou cela… Ils savaient que j’étais Dieu et qu’ils étaient créatures. Je leur étais soumis, c’est vrai : mais soumis volontai­rement, ils me commandaient par obéissance comme Jean me baptisa par obéissance ; je voulais qu’ils me commandassent en toutes les choses extérieures de la vie, quand je dis commander, c’est demander, c’est plutôt recevoir : j’étais soumis, en ce que je prévenais leurs désirs, en ce que je me conformais à leur vie, à leurs volontés toutes connues de moi, en ce que je prévenais tous leurs souhaits, en ce que je devançais tous leurs vœux avant qu’ils eussent le temps de les formuler : et ainsi je leur était soumis sans qu’ils commandassent jamais : s’ils demandaient, c’était comme Marie à Cana, en poussant vers moi un soupir… Je ne dis pas que parfois, craignant dans leur tendresse que je ne souffrisse beaucoup, (ils auraient tant voulu dans leur amour me voir toujours, toujours sans aucune souffrance sur la terre comme dans les cieux), ils ne me demandassent de prendre quelques soulagement, mais avec quel respect ! et jamais ils n’auraient osé insister, car ils avaient confiance en moi et respect, obéissance, adoration…!

Quand je fus petit enfant, volontairement je me laissai donner tout ce qu’on voulait… et comme je fus choyé. L’âge venant je commençai à jeûner, bientôt j’eus une vie de travail, de jeûne, de prières, une vie cachée et perdue en Dieu, comme Marie et Joseph entre eux, à leur ombre et les éclairant… Nous priions, lisions à certains moments ensemble, à d’autres seuls, le jour ensemble, la nuit en partie ensemble, en partie seuls : avant que je fusse là ils étaient plus souvent seuls ; mais, moi étant là, ils ne pouvaient se détacher de moi et moi je ne leur ôtais pas la consolation, la félicité de m’avoir au milieu d’eux. Nous parlions ensemble à certains moments ; nous étions presque toujours ensemble : Avant que je fusse là, ils étaient tantôt ensemble, tantôt seuls ; moi présent, ils étaient toujours ensemble pour être avec moi… On contemplait sans cesse, ils me regardaient et je regardais Dieu, et en même temps nous avions, par amour de Dieu et par bonté, de bien doux regards les uns pour les autres… on parlait avec modération, on parlait de Dieu, de moi, de nous trois, du salut des hommes, du salut de ceux qui nous entouraient de plus près… Pendant les heures de travail on parlait moins mais on contemplait sans cesse ; il y avait des moments de repos où on parlait, où on lisait les prophètes… Quand j’étais enfant je prenais mes repas et on me regardait les prendre, mes parents poursuivant leurs jeûnes habituels ; ils mangeaient si peu, ne prenaient pas de repas, ils mangeaient du pain en travaillant quand ils croyaient devoir le faire… ils ne prenaient de repas ensemble que les jours de fête et les sabbats où la loi de Dieu engage à donner de petites joies au corps pour qu’il ait part à la joie de l’esprit… Je fis de même, mangeant du pain en travaillant quand je crus devoir le faire, prenant des repas avec mes parents les sabbats et jours de fête, où quand l’arrivée d’un hôte faisait dresser la table, ce qui n’arrivait guère car nous étions très pauvres, très retirés ; deux raisons qui faisaient qu’on ne s’adressait guère à nous pour recevoir l’hospitalité… D’ailleurs, même en ce cas, on ne rompait pas d’ordinaire le jeûne : on servait l’hôte seul, charitablement et gracieuse­ment, mais on ne mangeait pas avec lui, à moins qu’il ne fut si tendrement uni à la Sainte Famille que son arrivée fit de ce jour une fête pour elle… Mais de tels amis ne se trouvent pas souvent ici-bas !… Tu vois donc que nos repas quotidiens étaient en quelque sorte comme le repas des nattes de S. François et de Sainte Claire, où on parla de Dieu et fut enflammé de son amour et où personne ne mangea ; nous parlions de Dieu, brûlions de Son amour, mais nous ne nous mettions pas même à table et ne préparions ni nattes, ni pain… Nous nous reposions à certaines heures en parlant de Dieu, nous entretenant saintement, priant, … nous mangions du pain en travaillant chacun selon qu’il croyait en Dieu devoir le faire, et nous ne prenions en commun que les repas des jours de réjouissance de l’année liturgique… – Portiez-vous le sac, le cilice, Mon Dieu, comme Judith, et tant de saints… Non, mon enfant : extérieurement je ne me distinguais en rien des autres hommes, et je ne portais aucun instrument de pénitence : ma pénitence consistait en jeûnes et en veilles ; le premier a l’avantage de favoriser la pauvreté ; quand on mange peu on a besoin de peu pour vi­vre ; ayant besoin de moins d’argent, de moins de travail, on peut donner plus de temps à la prière, à la lecture de la parole de Dieu ; et en outre il reste plus d’argent pour donner aux pauvres… la veille favorise la prière puisqu’on l’emploie à prier… Je n’avais aucun instrument de pénitence : ces instruments se connaissent presque toujours, et j’aime, comme je l’ai dit dans l’Evangile, les pénitences qui ne se connaissent pas : mes jeûnes et mes veilles n’étaient connues que de Marie et de Joseph, et ce qui était connu de mes seuls parents était pour moi comme n’étant pas connu… regarde de quel secret j’ai, nous avons tous trois entouré nos jeûnes, puisque les Saints Evangiles ne disent pas un seul mot des pénitences de ma vie cachée… et cette vie fut très très pénitente comme celle de tous mes saints… Cette vie de trois personnes vivant fraternellement l’une à côté de l’autre dans cette union en Dieu, dans cette union avec Dieu, cette vie céleste, cette existence toute dans le ciel, c’était une vie de très grande rigueur, mais très douce rigueur et très grande simplicité… On s’approuvait les uns les autres, on ne se gênait pas, ne se cachait pas les uns des autres… on se respectait et s’admirait mutuellement et on mettait son union et sa consolation non à manger ensemble (sauf dans les occasions que j’ai dites) mais à aimer ensemble Dieu et à le prier et en parler ensemble.